



## *Puisque vous m'avez décerné ce prix...*

par John Berger

**P**uisque vous m'avez décerné ce prix, peut-être aimeriez-vous savoir, en quelques mots, ce qu'il signifie pour moi.<sup>1</sup>

Les prix entretiennent un climat de rivalité que j'estime personnellement détestable. Dans le cas qui nous occupe, la publication de la liste des finalistes, le suspense délibérément rendu public, la spéculation sur les auteurs concernés comme s'il s'agissait d'une course de chevaux, l'accent mis en permanence sur les gagnants et les perdants, tout cela m'apparaît comme faux et déplacé dans le contexte de la littérature.

Néanmoins, l'action exercée par un prix est analogue à un stimulus — non à l'égard des écrivains, mais plutôt des édi-

---

<sup>1</sup> Discours prononcé lors de la remise à John Berger du *Booker Prize* pour son roman *G.*, récompense dont le but est d'honorer l'ouvrage de fiction le plus remarquable de l'année, écrit par un sujet britannique ou appartenant au Commonwealth. Le jury de 1972 était composé de Elizabeth Bowen, Cyril Connolly et George Steiner. Ce texte a été traduit par Élisabeth Motsch et publié par les Éditions de l'Olivier dans le recueil hors commerce *Pour saluer John Berger*, Paris, 2002.

teurs, des lecteurs et des libraires. Par conséquent, la valeur culturelle d'un prix dépend d'abord de ce qui est ainsi stimulé : le conformisme du marché et le consensus du juste milieu ou la liberté d'imagination, chez le lecteur comme chez l'auteur. Si un prix n'encourage que le conformisme, il se contente de légitimer le succès, au sens le plus conventionnel du terme. Il ne constitue rien de plus qu'un nouveau chapitre dans l'histoire d'une réussite. S'il stimule la liberté d'imagination, il encourage l'envie de chercher des alternatives. Ou, pour dire les choses très simplement, il encourage les gens à s'interroger.

Si le roman a une telle importance, c'est qu'il pose des questions que nulle autre forme littéraire n'est capable de poser : sur le rapport de chaque individu à son propre destin ; sur l'usage qu'on peut faire d'une vie, y compris la sienne. Et ces questions, il les pose d'une façon très personnelle. La voix du romancier fonctionne comme une voix intérieure.

Même si cela peut paraître légèrement déplacé de ma part, j'aimerais saluer — et remercier — le jury de cette année pour son indépendance et son sérieux à cet égard. Les quatre livres qui figurent dans la liste finale font preuve de l'imagination dont je parlais. Le fait que ce jury ait décidé d'accorder son prix à mon livre m'a fait plaisir — parce que c'était comme une réaction, une réaction venant d'autres écrivains.

J'ai mis cinq ans à écrire *G*. J'ai déjà réfléchi à ce que j'allais faire des cinq prochaines années de ma vie. J'ai commencé un projet sur les travailleurs immigrés en Europe. Je ne sais pas encore quelle sera la forme finale de ce livre. Peut-être un roman. Peut-être un livre qui n'entrera dans aucune catégorie. Mais je suis sûr d'une chose : je veux que, parmi les onze millions de travailleurs immigrés en Europe et la quarantaine de millions de personnes qui composent leurs familles, restées pour la plupart dans leur ville ou leur village mais dépendantes du salaire du travailleur absent, je veux que leur

voix se fasse entendre dans les pages de ce livre. Chaque année, la misère contraint les immigrés à quitter leur lieu et leur culture d'origine pour effectuer la plus grande partie des travaux les plus sales et les moins payés de l'Europe industrialisée, où ils constituent l'armée de réserve du travail. Que pensent-ils du monde ? D'eux-mêmes ? De nous ? De l'exploitation à laquelle ils sont soumis ?

Pour mener ce projet à bien, j'aurai besoin de voyager et de résider dans pas mal d'endroits. Il me faudra parfois emmener avec moi des amis turcs qui parlent le turc, ou des amis portugais, ou grecs. Je compte travailler de nouveau avec un photographe, Jean Mohr, avec qui j'ai fait le livre sur le médecin de campagne. Même en vivant modestement, ce qui devrait être le cas, et en voyageant de la façon la plus économique, ce projet de quatre ans reviendra environ à dix mille livres. Où trouver cet argent ? Je n'en avais pas la moindre idée. En ce qui me concerne, je n'avais pas un sou. Désormais, grâce au *Booker Prize*, nous allons pouvoir nous mettre au travail.

Or, il n'est pas nécessaire d'être un romancier très subtil pour remonter depuis les cinq mille livres du prix jusqu'aux activités économiques qui l'ont rendu possible. Pendant plus de cent trente ans, Booker McConnell a eu des intérêts commerciaux considérables dans les Caraïbes. La misère qui y règne actuellement est le résultat direct de cette exploitation et d'autres du même type. Conséquence de cette pauvreté, des centaines de milliers d'Antillais ont été forcés d'immigrer en Grande-Bretagne pour venir y travailler. Ainsi, mon livre sur les travailleurs immigrés sera-t-il directement financé par les profits réalisés sur leur dos ou sur celui de leurs parents et de leurs ancêtres.

Mais il y a plus que cela. La révolution industrielle (ainsi que les inventions et la culture qui l'ont accompagnée et qui ont créé l'Europe moderne) a été financée, à l'origine, par les pro-

fits découlant de l'esclavage. Et la nature fondamentale des relations entre l'Europe et le reste du monde, entre les Noirs et les Blancs, n'a pas changé. (Dans *G.*, il y a une image très importante, c'est celle de la statue des quatre Maures enchaînés.) C'est pourquoi je dois retourner ce prix contre lui-même. Et je me propose de le faire en le partageant d'une manière très spéciale. La moitié que je donnerai changera la moitié que je garde.

Permettez-moi d'abord de présenter clairement la logique de ma position. Il n'est pas question ici de culpabilité ou de mauvaise conscience. Il ne s'agit absolument pas de philanthropie. Ni d'un problème fondamentalement politique. Le problème, c'est celui de la possibilité de continuer à se développer en tant qu'écrivain : autrement dit, il s'agit de ma relation avec la culture dont je suis issu.

Quand le trafic d'esclaves n'existait pas encore, avant que l'Européen commence à se déshumaniser et devienne prisonnier de sa propre violence, il y a sûrement eu un moment où les Noirs et les Blancs se sont approchés les uns des autres, émerveillés de se trouver potentiellement égaux. Ce moment n'est plus. Désormais, le monde se divise entre esclaves potentiels et maîtres potentiels. L'Européen a introduit cette mentalité dans sa propre société. Elle fait maintenant partie de la manière dont il voit toute chose.

Le romancier s'intéresse à l'interaction entre destin individuel et destin historique. Le destin historique de notre époque est en train de s'éclaircir. Les opprimés ont commencé à percer le mur de silence érigé dans leur esprit par leurs oppresseurs. En luttant contre l'exploitation et le néo-colonialisme — mais seulement à travers et en vertu de cette lutte commune — il devient à nouveau possible, pour les descendants des esclaves et des maîtres, de s'approcher les uns des autres, émerveillés par l'espoir d'être potentiellement égaux.

Voilà pourquoi j'ai l'intention de partager le prix avec les Antillais qui, en Caraïbe comme en métropole, luttent pour mettre fin à leur exploitation. Le mouvement des Black Panthers basé à Londres a émergé des ossements laissés derrière elles par des entreprises comme Booker ; je veux partager ce prix avec les Black Panthers parce qu'ils résistent, à la fois en tant que Noirs et en tant que travailleurs, à l'exploitation des opprimés. Et parce que, grâce au *Black People's Information Centre*, ils sont en relation avec les luttes menées en Guyane, siège de la fortune de Booker McConnell, à Trinidad et d'un bout à l'autre de la Caraïbe, luttes dont le but est d'exproprier toutes ces entreprises.

Vous savez comme moi que la somme allouée — si l'on cesse de la considérer comme un prix littéraire — est extrêmement réduite. Et mon projet concernant les travailleurs immigrés en Europe nécessite plus d'argent. Le mouvement des Black Panthers, lui, a besoin de bien plus d'argent pour financer son journal et ses autres activités. Mais le partage du prix signifie que nos buts sont les mêmes. Le reconnaître, c'est donner une clarification. Et à la fin — comme au commencement — la clarté compte plus que l'argent.

Café Royal, Londres, 23 novembre 1972

